

pauvres, ils ne devoient rien à personne & ne voiloient pas d'odieuses rapines par une générosité théâtrale. (a)

Il est fâcheux que la dernière partie de ce recueil ait entièrement le ton des gazettes, que l'auteur y ait entassé toutes sortes

(a) Vrai tableau de la bienfaisance philosophique, 15 Janvier 1776, p. 149. J'y ajouterai la fable suivante par Mr. le marquis de Fulvy.

*Les deux moineaux.*

Un prodige moineau n'avoit-il plus de grain,  
 Il empruntoit de toute main.  
 Prêtez-moi, disoit-il, bon voisin, belle amie ;  
 Sans faute dans huit jours, peut-être dès demain,  
 Je viendrai m'acquitter. Oh ! bien sot qui s'y fie :  
 A l'attendre on mourroit de faim.  
 Au fond son cœur étoit sensible,  
 Mais ses principes singuliers :  
 Pour obliger il trouvoit tout possible ;  
 Il n'avoit de rigueur qu'avec ses créanciers :  
 Et, ce qu'on ne pourroit comprendre,  
 Si l'exemple chez nous n'en étoit familier,  
 Moins lui coûtoit à donner un septier,  
 Que la moindre mesure à rendre.  
 A son voisin, autre moineau,  
 Depuis quatre mois il devoit un boisseau.  
 Par ce retard réduit à la disette extrême  
 Le malheureux crioit ; toujours délai nouveau ;  
 Et c'étoit fait de lui, s'il n'eût de son cerveau  
 Tiré cet heureux stratagème.  
 Chez son débiteur il paroit  
 Couvert de plumes étrangères,  
 Lui conte ses douleurs : pour les rendre légères  
 D'un seul boisseau le secours suffiroit.  
 J'aime d'un fort contraire à réparer l'injure,  
 Répond le débiteur, soiez le bien venu,  
 Et, telle qu'il la veut, remplissant la mesure,  
 Il en régale l'inconnu.  
 Alors, se démaquant, je vous y prends, dit  
 l'autre,  
 A l'infortune osez-vous faire un don  
 Qui,